

# LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 7 ET DIMANCHE 8 MARS 2015



Craig Johnson

GALLMEISTER

## La passion de Craig Johnson

MICHEL BÉLAIR  
à Avignon

Le Stetson se fait plutôt rare entre la place de l'Horloge et le Palais des papes, mais Craig Johnson le porte fièrement. D'autant que le fond de l'air est frais depuis qu'il a amorcé sa tournée dans le sud de la France. C'est son 16<sup>e</sup> voyage déjà et il est accueilli ici comme une sorte de monument partout où il passe. Intense, direct, authentique jusque dans ses très rares hésitations, il a pris le temps, entre des rencontres à Cavaillon et Tarascon, de parler au *Devoir* de son plus récent livre, *Tous les démons sont ici*, qui sort au Québec mercredi prochain... et surtout de sa grande passion : l'écriture.

### Respirer

« J'ai retardé le moment de me mettre à écrire jusqu'à il y a un peu plus d'une dizaine d'années. J'ai toujours voulu écrire, mais il y avait la vie à vivre et ce n'est que lorsque mon ranch a été solennement établi que je m'y suis mis. »

Il écrit d'abord en s'inspirant de l'actualité, mais aussi de l'impact que celle-ci aurait sur ses personnages s'ils étaient vivants. Bien campés dans les paysages à la fois somptueux et désertiques des hautes vallées du Wyoming, c'est eux et leur profonde authenticité qui font le succès de ses livres, qui se retrouvent tout aussi souvent sur la liste du *New York Times Review of Books* que sur celle des grands magazines littéraires français.

« Écrire, pour moi, poursuit-il, c'est comme respirer; je n'ai jamais connu l'angoisse de la page blanche. Au contraire: embarquer dans un livre, c'est se lancer dans un voyage, explorer un territoire inconnu encore [« a journey to a place you've never been »]. Une fois que j'ai trouvé mon sujet, je me donne un maximum d'un an pour effectuer ma recherche; pour ce nouvel épisode, par exemple, j'ai lu tout ce que j'ai pu trouver sur l'enfer de Dante pour bien m'en imprégner. Puis, lorsque je ne peux plus me retenir de mordre dans ma nouvelle histoire, je plonge... et je ne ressors que lorsque j'ai terminé le premier jet, trois ou quatre mois plus tard... »

« Au départ, je me demande toujours comment mes personnages récurrents et surtout Walt [Longmire, le shérif au centre de toutes ses histoires] vont réagir devant l'histoire terrible que j'ai prise dans l'actualité et que j'ai choisi de transposer au Wyoming, dans mes montagnes. Ce sont toujours des sujets universels; des histoires d'amour, de vengeance ou de cupidité dans lesquelles s'affrontent le bien et le mal. Des sujets extrêmes incarnés dans un paysage tout aussi extrême où la nature apparaît comme l'ultime frontière avec laquelle il faut négocier sa vie. »

Craig Johnson est de ceux qui écrivent à partir d'un plan. « Je sais toujours en gros ce qui va arriver... mais je me laisse toute la place pour improviser, tout l'espace pour explorer les chemins de traverse qui se présentent. Cela me permet, par exemple, de me montrer plus empathique face aux "méchants" [« empathy for the devils »], de mieux les comprendre et de les rendre plus vrais. C'est là, souvent, que se trouvent les plus belles surprises, et c'est cela aussi qui fait le rythme, la respiration profonde [« pacing »] du texte. J'écris avec énergie. Avec enthousiasme. Et je me sers de tout ce que j'ai vécu dans mes "autres vies"... »

« Je donnais un cours de journalisme sur les genres et j'ai découvert qu'une femme de Montréal couvrait le sport pour le *Globe & Mail* dans les années 1930, explique-t-elle au *Devoir*. J'étais très étonnée. Alors, j'ai décidé de m'intéresser à ce phénomène des femmes complètement oubliées de l'histoire. Je suis remontée dans le temps et

### Il lit avec les chevaux...

Il raconte vivre le temps passé entre l'écriture intensive et le travail sur le ranch comme un équilibre parfait. Un sourire au coin des lèvres, il dit lire parfois des passages entiers de ses manuscrits à ses chevaux, accoudé à la clôture du corral situé entre les rivières Clear Creek et Piney Creek, au milieu d'une nulle part grandiose.

« Je ne suis pas très CSI [Les experts], vous savez... J'aime les contacts authentiques, les paysages

VOIR PAGE F 5 : AUTHENTICITÉ



GRACIEUSETÉ DE MARGALO GRANT WHYTE

## Portrait de groupe en journalistes

### Une polybiographie retrace le voyage de presse à Saint-Louis de seize pionnières du journalisme canadien et québécois

STÉPHANE BAILLARGEON

Le monstre, c'est celui que l'on montre, et il n'y a pas de meilleur endroit pour l'exhiber qu'une exposition universelle. Celle de Saint-Louis en 1904 marque le centenaire de l'achat de la Louisiane, la plus avantageuse transaction foncière de l'histoire du monde. La république américaine naissante a payé à la France 3 cents l'acre les deux millions de kilomètres carrés, soit 15 millions de dollars au total. Le prix d'un penthouse à New York, aujourd'hui, pour le cinquième du pays.

Parmi les freaks du show de la capitale du Missouri, se trouve alors Edouard Beaupré, aîné d'une famille canadienne-française comptant 20 enfants. Il mesure huit pieds et trois pouces et traîne 375 livres. Les cirques l'exhibent depuis son adolescence. Le géant Beaupré peut soulever un cheval. En 1901, le journal *La Presse* a commandité un combat l'ayant

opposé à Louis Cyr au parc d'attractions Sohmer, près du Vieux-Montréal. L'homme-ours a cloué l'homme-girafe en trois minutes.

Saint-Louis le terrasse pour de bon. Le géant meurt deux jours après son arrivée à l'Expo. Les seize journalistes canadiennes, dont une moitié de francophones, toutes déléguées pour couvrir le rassemblement universel, n'ont même pas pu le voir. La sororité a par contre pu contempler les incubateurs pour nouveau-nés avec de vrais de vrais enfants prématurés. À l'époque, un nourrisson sur quatre meurt avant son premier anniversaire. Des petits monstres qui pourront devenir grands.

« Les femmes furent ainsi confrontées à toutes formes d'humanité — et d'inhumanité — ainsi qu'à leurs préjugés et autres idées reçues, écrit

Linda Kay dans *Elles étaient seize*. [...] L'Exposition de Saint-Louis illustre la grande confusion des Occidentaux en matière de race. Alors que les organisateurs refusaient de reconnaître leurs pleins droits de citoyens aux Noirs américains, ils présentaient avec fierté plusieurs cultures aborigènes. On retrouvait au Pike [le site de l'Expo] des Patagons d'Amérique du Sud, des Ainous du Japon, des Pygmées d'Afrique, des Indiens Cocopas du Nord du Mexique. Le guerrier apache Geronimo était parmi les plus populaires attractions du Pike. Trônant sur une bûche, il vendait son autographe pour dix cents. »

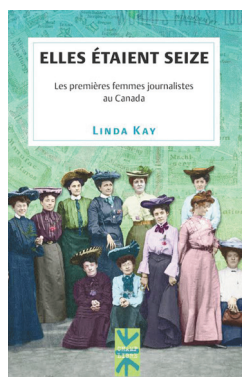
ment oublié des « premières femmes journalistes au Canada », comme l'indique le sous-titre. La professeure Kay a fouillé les archives publiques et privées pour reconstruire le périple d'une dizaine de jours qui a mené à la fondation du Canadian Women's Press Club, premier du genre au pays. Club qui s'est sabordé en 2004.

L'auteure Linda Kay a elle-même été une pionnière notable, comme première femme reporter à la section des sports du *Chicago Tribune*, dans les années 1980. La néo-Québécoise enseigne maintenant son métier à l'Université Concordia.

« Je donnais un cours de journalisme sur les genres et j'ai découvert qu'une femme de Montréal couvrait le sport pour le *Globe & Mail* dans les années 1930, explique-t-elle au *Devoir*. J'étais très étonnée. Alors, j'ai décidé de m'intéresser à ce phénomène des femmes complètement oubliées de l'histoire. Je suis remontée dans le temps et

### Des pionnières

Le passionnant ouvrage défricheur, tout juste traduit, raconte la genèse, le déroulement et les conséquences du voyage de presse historique, pourtant complète-



ment oublié des « premières femmes journalistes au Canada », comme l'indique le sous-titre. La professeure Kay a fouillé les archives publiques et privées pour reconstruire le périple d'une dizaine de jours qui a mené à la fondation du Canadian Women's Press Club, premier du genre au pays. Club qui s'est sabordé en 2004.

L'auteure Linda Kay a elle-même été une pionnière notable, comme première femme reporter à la section des sports du *Chicago Tribune*, dans les années 1980. La néo-Québécoise enseigne maintenant son métier à l'Université Concordia.

« Je donnais un cours de journalisme sur les genres et j'ai découvert qu'une femme de Montréal couvrait le sport pour le *Globe & Mail* dans les années 1930, explique-t-elle au *Devoir*. J'étais très étonnée. Alors, j'ai décidé de m'intéresser à ce phénomène des femmes complètement oubliées de l'histoire. Je suis remontée dans le temps et

VOIR PAGE F 3 : PIONNIÈRES



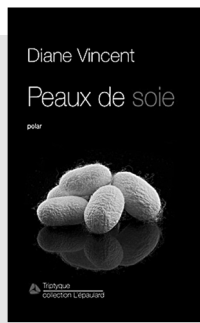
La vieillesse, la perte et le deuil de la mère vus par **Patrick Nicol**  
Page F 3



L'autre en soi: l'identité réside-t-elle dans le corps?  
Page F 6

# LIVRES

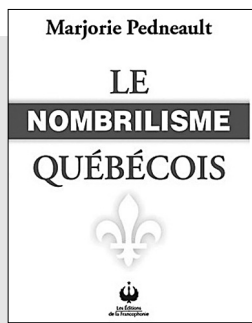
## LA VITRINE



**POLAR**  
**PEAUX DE SOIE**  
Diane Vincent  
Triptyque  
Montréal, 2015, 278 pages

Josette Marchand est massothérapeute de son état, mais la voilà soudain mêlée aux intrigues du monde de la mode et de la haute couture lorsqu'une top modèle réputée vient recevoir un massage chez elle. Ses liens avec l'étrange Irène Wat s'approfondissent... jusqu'à ce qu'elle soit assassinée avec son mari couturier après la présentation de sa nouvelle collection. Ça semble un peu convenu, même « trop arrangé », mais cette histoire tordeuse explose au contraire en une aventure pleine de rebondissements où il est question de nouvelles technologies, de pédophilie et de trafic d'enfants. On découvre ici des personnages solides, autonomes, comme Josette bien sûr, mais aussi comme son ami enquêteur, Vincent Bastianello, des Crimes majeurs du SPVM, qui mènera officiellement la triple enquête. Tout cela est raconté dans un style étonnant s'appuyant sur une grande culture et une écriture extrêmement vivante, riche et pertinente. Mais la surprise est encore plus grande quand on découvre que cette histoire complexe et fort bien menée de Diane Vincent — qui est aussi journaliste et essayiste à ses heures — n'est que la plus récente des aventures de Josette Marchand, et que trois autres polars (*Epidermes*, *Peaux de chagrin* et *Pwazon*, tous publiés chez Triptyque) la précèdent. C'est rare, mais il y a parfois des avantages au fait de tomber des nues...

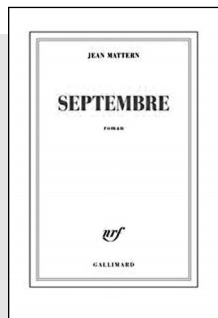
Michel Béclair



**ESSAI**  
**LE NOMBRILISME QUÉBÉCOIS**  
Marjorie Pedneault  
Éditions de la Francophonie  
Lévis, 2014, 116 pages

Saguenéenne d'origine et Acadienne d'adoption, la journaliste et traductrice Marjorie Pedneault dénonce, dans ce « *cri du cœur* », « l'indifférence et la méconnaissance du Québec à propos de tout ce qui est canadien-français ». Les six millions de Québécois francophones et le million de francophones du reste du Canada ne se parlent presque plus, ne se connaissent plus. Pourtant, ils auraient tout avantage à collaborer. Cet éloignement s'explique par des intérêts politiques divergents, que Pedneault résume malheureusement de façon simpliste. On sera toutefois d'accord avec elle pour dire qu'une réconciliation, dans le respect des intérêts de chacune des communautés, serait souhaitable, et pour noter que Radio-Canada sert mal les Canadiens français, obligés d'écouter CBC pour entendre parler de leurs régions. N'oublions pas, enfin, que *Le Devoir* a des lecteurs au Canada français...

Louis Cornellier



**ROMAN**  
**SEPTEMBRE**  
Jean Mattern  
Gallimard  
Paris, 2015, 135 pages

Dans ce court roman, l'écrivain Jean Mattern revient sur l'attentat commis aux Jeux olympiques de Munich, en 1972, qui se solda par la mort de tous les otages, 11 athlètes juifs enlevés dans le village olympique, et des kidnappeurs palestiniens. Il reconstitue le déroulement des faits, qu'on a déjà oubliés, et l'impréparation des forces policières allemandes à l'époque. À cela, il mêle une histoire d'amour entre deux journalistes, dont, à vrai dire, on pourrait se passer. Roman mince, donc, et en cela décevant, mais qui nous fait mesurer combien ces faits choquants se sont hélas banalisés et quelles réponses désormais les États donnent à de tels actes insensés. On y comprend aussi que les adversaires et les causes ont changé.

Guyllaine Massoutre



DOMAINE PUBLIC

Le Paris du Moyen Âge est pratiquement un des personnages du roman de Maryse Rouy. Ici, le cinquième plan de la ville de Paris, 1383.

### ROMAN HISTORIQUE

## Crimes au Moyen Âge

MARIE-FRÉDÉRIQUE DESBIENS

Le roman historique se caractérise souvent par un mélange des genres. Roman d'amour et d'aventures, il se fait parfois roman épistolaire, d'apprentissage ou même de science-fiction. Mais c'est quand il revêt les habits du roman policier qu'il séduit tout particulièrement. Maryse Rouy l'a compris dès 2003, lors de la parution de son polar historique *Au nom de Compostelle* (Québec Amérique). Après un détour dans les années 1940 (*Une jeune femme en guerre*, Québec Amérique) et 1960 (*Les pavés de Carcassonne*, Québec Amérique), elle renoue avec cette formule par le biais des *Chroniques de Gervais d'Anceny*, dont le second tome vient de paraître.

Spécialiste du Moyen Âge, la romancière y prend pour cadre — et on aurait presque envie de dire « pour personnage » — le Paris des années 1390. On retrouve avec bonheur les protagonistes du volume inaugural sorti l'an dernier, *Meurtre à l'hôtel Despréaux*. Encore une fois, Gervais d'Anceny, ancien

drapier reclus au monastère de Neubourg, est tiré de son « état de semi-ecclésiastique » pour assister les prévôts de Paris dans leur enquête. Leur nouvelle cible: des « voleurs d'enfants ». L'oblat est touché de près par le drame qui se joue, car son petit-fils disparu semble lui aussi être victime de cette « bande organisée ». Avec sa « petite équipe », il poursuit toutes les pistes offertes, en dépit de la torpeur qui règne.

Indépendant du premier, ce second tome contient plusieurs rappels des événements déclencheurs de la série. Les « maisons », les « maîtres » et le « personnel », listés en ouverture, y sont les mêmes, tout comme la « vêtture » et les mœurs des grands bourgeois et des mendiants. Les noms des rues (de la Petite Truanderie), des lieux (Au Chien qui danse) et de la « mangeaille » (civet de lièvre noir) sont truculents. Ils confèrent au récit des accents aussi authentiques que poétiques. Efficace, la langue de Rouy contribue aussi à recréer l'atmosphère d'époque. Plusieurs termes anciens sont explicités dans un glossaire. On peut toutefois

s'interroger sur le choix d'y renvoyer des expressions courantes comme « taverne » et de ne pas y intégrer des mots rares « halbeardier ».

### Sources et influences

Malgré toutes ses qualités, ce deuxième tome ne captive ni ne surprend autant que le premier. Cela ne tient pas aux méthodes d'enquête conventionnelles, mais plutôt à la structure narrative. La forme du récit enchâssé de *Meurtre à l'hôtel Despréaux*, où d'Anceny tient sa propre « chronique du déroulement des investigations », est abandonnée au profit d'une narration omnisciente plus traditionnelle. Ce qui tend à diluer la forme médiatique de l'œuvre et, partant, son originalité. Inspiré du *Journal d'un bourgeois de Paris*, chronique du XV<sup>e</sup> siècle, le roman de Rouy accorde une place de premier plan à l'actualité. Le fait divers à l'origine du récit a d'ailleurs fortement marqué

l'imaginaire journalistique et littéraire à travers les siècles. Pensons, par exemple, au feuilleton de Louis Forest, *Le voleur d'enfants ? Reportage sensationnel*.

Par leur manière habile d'allier histoire et suspense, les *Chroniques* offrent une reconstitution minutieuse d'un « monde interlope toujours à la limite de l'illégalité », qui n'est pas sans rappeler celui des *Enquêtes de Nicolas Le Foch*, de Jean-François Parot (10/18). La série profite sans conteste de l'érudition de leur auteure et de sa passion pour la littérature policière. La mine exploitée est prolifique; les prochains tomes sont attendus.

Collaboratrice  
Le Devoir

**LES CHRONIQUES DE GERVAIS D'ANCENY TOME 2: VOLEURS D'ENFANTS**  
Maryse Rouy  
Druide  
Montréal, 2015, 303 pages

### POÉSIE

## Portrait de France Mongeau en camionneuse

HUGUES CORRIVEAU

Elle tient à deux mains le lourd volant du camion-remorque, la nuit comble la pensée, la route défile. Une poète se glisse dans la cabine de ce camion conduit par une femme, avalée par la distance qui la fait fuir. Étrange et beau recueil qui retrace *Les heures réversibles du voyage*. France Mongeau ose ici une intrusion dans le monde mythique des grands routiers, suit l'itinéraire

qui s'inscrit dans le bitume et la « chorégraphie des paysages ».

Cette piste empruntée par les gens du voyage n'est autre qu'une métaphore de la voie intime et irrévocable de toute vie. Alors, « chaque départ devient un pari dans la langue du camion », « là où elle serait une femme aimée avec un homme aimé dans l'angle mort de la phrase ». Littéralement avalée par la route du temps, par l'irrémissible avancée qui l'entraîne, aspirée par l'avenir, elle

évite les embardées, elle regarde droit devant les feux rouges qui la précèdent et qui la guident. La poète conductrice n'est pas vraiment libre, ramenée sans cesse sur le droit fil de la route.

C'est l'heure d'une réverie aléatoire alors que s'agitent les pluies et les ornières, au moment, peut-être, où « un enfant accourt saisit le ciel immobile dans l'intime solitude litotée », au moment où, « les images de la route s'embraseraient les couleurs l'impossibilité des rires clairs projetés sur le filtre délicat des ailes des oiseaux avec lesquels elle devrait fuir ». Témoin et accompagnatrice de ces conductrices qui fendent le destin, l'âme de la poète parfois chavire.

### Arrêt routier

Le film *Le camion*, de Marguerite Duras, est fatalement là, en fond de scène, qui passe, au moment des descriptions et des arrêts sur images. On a immédiatement le goût de monter à bord pour accéder à la puissance du déplacement, pour accompagner l'« intention immédiate des lunes et de la mort ».

La poète fait le pari de se reconnaître dans l'errance présumée qui lui impose de regarder au plus près le sort de cette femme au volant de sa destinée. « Alors elle décide de ne pas sombrer // Elle aborde à la plus claire conscience de sa propre déroute exil salvateur un apaisement qui nous fait plonger dans l'ordre véritable du monde. »

C'est toujours beau, intensément prenant et bien écrit. Un recueil qui ne cesse jamais de sens. Une poète écrit au fil de ses mots, voyageuse de sens, et « du début à la fin elle sait qu'elle est seule telle une femme dans la lucidité des femmes ».

Collaborateur  
Le Devoir

**LES HEURES RÉVERSIBLES**  
France Mongeau  
Le Noroit  
Montréal, 2015, 80 pages

Rencontre avec les écrivains finalistes du

## olivieri

Librairie & Bistro

### PRIX LITTÉRAIRE DES COLLÉGIENS

Ce prix est décerné par un jury d'étudiants provenant des différents collèges et cégeps du Québec et récompense une œuvre de fiction québécoise.

AVEC

**Jean-Paul Beaumier**  
Fais pas cette tête (Druide)

**Michael Delisle**  
Le feu de mon père (Boréal)

**Catherine Mavrikakis**  
La ballade d'Ali-Baba (Héliotrope)

**Andrée A. Michaud**  
Bondrée (Québec Amérique)

**Larry Tremblay**  
L'orangeraie (Alto)

ANIMATEUR  
**Bruno Lemieux**

Une présentation du **CRILCQ** avec le soutien du Conseil des arts du Canada

Entrée libre  
Réservation obligatoire  
RSVP : 514 739-3639  
Bistro : 514 739-3303  
5219 Côte-des-Neiges  
Métro Côte-des-Neiges

**Judi 12 mars 19 h 30**

**Entretien avec Andrée Ferretti**

**Portraits de femmes**

Animation: Marie-Andrée Lamontagne



Crédit photo: Christine Bourcier



Andrée Ferretti  
Pures et dures

Contribution suggérée: 5 \$

**Librairie indépendante de quartier**  
2653 Masson, Montréal, Qc  
514 849-3585

SODEC Québec

**SALON DU LIVRE ANCIEN DE WESTMOUNT**

**LE SAMEDI 14 MARS 2015**

Collège Dawson  
4001 boul. de Maisonneuve O., Westmount  
10h - 17h - Entrée: 3 \$  
Rens.: 514 935-9581

[www.defreitasbooks.com](http://www.defreitasbooks.com)

## LITTÉRATURE

## Devenir le père de sa mère

Patrick Nicol revient en force avec *La nageuse au milieu du lac*

DANIELLE LAURIN



Le sujet n'est pas nouveau. Combien d'essais, de fictions, de récits, de témoignages troublants sur la descente aux enfers des parents en fin de vie, méconnaissables, sans repères, devenus les enfants de leurs enfants?

Tout est une question d'approche, de ton, d'écriture, bien sûr. Tout dépend de la façon dont s'entrecroisent, se répondent, s'appellent l'universel et le singulier, l'expérience collective et personnelle. Question de voir s'imprégner en nous ce mélange étrange de connu et d'inconnu, de prévisible et d'inattendu.

Déjà que Patrick Nicol écrit des romans atypiques où rien ne semble vouloir se passer, mais où tout peut arriver. Des romans d'ambiance, serait-on tenté de préciser, portés par une musique mélancolique, empreints de langage. Une sensation persistante de flottement, de décalage, de tâtonnement, en le lisant. De trappe qui s'ouvre sous les pieds. Et, dans le même temps, un envoiement.

L'auteur des *Cheveux mouillés* (Leméac, 2011) pratique l'économie des mots, affectionne l'ellipse. Et privilégie l'interférence du passé dans le présent. La mémoire, les souvenirs, l'enfance: son terrain de jeu. Et le vieillissement, la perte, l'usure: ses thèmes de prédilection. Sans compter le fossé entre les générations.

Déjà que, dans *La notaire* (Leméac, 2007), on était devant un homme en détresse. Dont la mère, en passant, vivait dans une maison de retraite « assise à la fenêtre la plupart du temps, à attendre quelque chose, on ignore quoi ».

Tout cela revient dans *La nageuse au milieu du lac*, mais autrement. C'est encore plus fort. Peut-être du fait qu'il n'y a aucun souci à raconter une histoire, aussi mince soit-elle, pour encadrer minimalement les états d'âme exprimés. Pas d'histoire, sinon celle, par bribes, d'un questionnement au milieu d'un grand dérangement.

## Flot de conscience, temps de conscience

Il ne s'agit pas d'un essai, d'un témoignage, d'un roman. « *Album* », est-il indiqué sur la couverture. On peut lire effectivement *La nageuse au milieu du lac* comme on feuilletterait un album: avec des sauts dans le temps, des trous. On s'attarde sur un moment, puis sur un autre, on comble les vides par l'imagination. L'ensemble semble éparpillé. Quelque chose d'indéchiffrable persiste. Comme dans la vie, dans la mort. Comme dans la relation qui nous unit à qui nous a donné la vie.

Dans *La nageuse au milieu du lac*, Patrick Nicol adopte le point de vue du fils impuissant, culpabilisant, déstabilisé, révolté, blessé par la situation infernale vécue par sa vieille mère qui a perdu la tête et perdra bientôt la vie,



Patrick Nicol pratique l'économie des mots, affectionne l'ellipse. Et privilégie l'interférence du passé dans le présent. La mémoire, les souvenirs, l'enfance: son terrain de jeu.

mais il le fait sur la pointe des pieds. Comme s'il dansait un ballet.

*La nageuse au milieu du lac*, ou le ballet improbable d'un homme qui tente de se recentrer. Tout lui échappe. Sa mère, bien sûr. Lui-même face à elle, mais aussi face au monde. Lui-même face à lui-même. Sentiment d'étrangeté généralisé.

Face à l'inadmissible dégradation physique et mentale de la mère, que faire? S'évader. Par les souvenirs. Revenir à son enfance, du temps où la mère avait toute sa tête. Mais avait-elle vraiment toute sa tête? Était-elle vraiment présente à ses enfants? Quel genre de mère était-elle? Qui était cette femme, sa mère?

## Tout ce qui aurait pu être

S'évader par l'imagination, tout aussi bien. En multipliant les scénarios de ce qui aurait pu arriver si... En faisant advenir ce qui n'est pas advenu. Par l'écriture: « *Je remarque à quel point l'expression j'imagine me revient souvent,*

*ces jours-ci. Ce doit être parce que j'écris sur ce qui n'est pas arrivé, des éventualités. Je crois surtout que, toute ma vie, j'ai été préoccupé par ce qui n'était pas vraiment là, devant moi, mais qui pourrait, qui aurait pu l'être.* »

Face à la laideur de la maladie, de la folie, que faire? La dire, oui. « *Ma mère est un fantôme en jaquette qui hante les corridors d'une entreprise privée déguisée en centre d'accueil, sans dents, sans lunettes, les fesses trempées et les oreilles bouchées par une prothèse aux piles épuisées.* »

Pas moyen de passer à côté. Pas moyen non plus de balayer tout à fait le poids de la culpabilité: « *Dans la voiture, je me répète Ma mère est démente. Il a bien fallu l'enfermer.* »

Et puis comment éviter de projeter sa propre détérioration à venir? « *Alors tout ce temps passé à veiller nos mères à l'hôpital n'aura été qu'un échauffement, une pratique pour ce qui nous attend?* »

Mais il est possible de créer de la beauté

aussi. De dialoguer intérieurement avec celle qui n'est plus tout à fait là, de faire image, d'apporter de la lumière malgré la noirceur. « *Je te vois au milieu du temps vide, de l'espace démesuré, seule comme une baigneuse au milieu d'un lac, subitement épuisée.* »

Il est possible, même une fois advenue la mort annoncée, de préserver la tendresse qui s'exprimait dans les gestes davantage que dans les mots. Possible de rendre compte de l'attachement vis-à-vis de sa maman qui était devenue notre enfant. Sans tomber dans le larmoyant, sans se raconter d'histoire non plus. « *Je ne m'ennuie ni de l'entendre ni de te parler. J'aimerais encore, parfois, replacer ton col, m'assurer que ton chandail est bien attaché.* »

## LA NAGEUSE AU MILIEU DU LAC

Patrick Nicol  
Le Quartanier  
Montréal, 2015, 162 pages

## PIONNIÈRES

SUIITE DE LA PAGE F 1

*J'ai creusé et j'ai vu que c'est en 1886 qu'une première femme a été embauchée à temps plein par un journal au Canada. Robertine Barry a été la première au Québec en 1891. J'ai été encore plus intriguée et j'ai donc décidé d'en connaître davantage sur les femmes journalistes de cette époque en me concentrant sur l'incroyable voyage de presse de 1904.*

Le résultat de ce journalisme d'enquête historique, pendant des années d'effort, a donné *The Sweet Sixteen*, version originale parue en 2012 chez McGill-Queen's University Press. M<sup>me</sup> Kay travaille dans la grande tradition des biographies à l'anglaise. Elle contextualise constamment la situation exceptionnelle de ses sujets. Elle rappelle par exemple qu'en 1904, l'année du voyage, les femmes comptent pour 13% de la main-d'œuvre canadienne. Dans ce petit lot, 40% travaillent comme domestique, le reste comme secrétaire, personnel de bureau ou enseignante. Les religieuses conservent le monopole de la profession d'infirmière.

## Courrier du cœur

La moitié du groupe des 16 écrivent des textes littéraires et sont plus ou moins reconnues comme auteures. Les autres pratiquent déjà comme reporters ou chroniqueuses au moment du voyage, le plus souvent cantonnées dans les pages féminines, bourrées de conseils domestiques et de frivolités mondaines. Si elles étaient 16 il y a quelque 100 ans, elles sont maintenant 1600 ou plus au Québec seulement. Les Marie-Eve Bédard d'aujourd'hui leur doivent beaucoup.

## Quelques-unes des seize

Les chroniqueuses invitées dans le wagon Trudeau spécialement aménagé pour l'équipe écrivent souvent pour des journaux liés aux partis politiques. **Antoinette Gérin-Lajoie**, 34 ans, signe des textes dans *L'Événement*, du Parti conservateur. **Léonise Valois**, 35 ans, sous le surnom d'Attala, se lit dans *La Canada*, rattaché au Parti libéral. *La Presse*, quotidien populiste misant alors sur les nouvelles à sensation et les coups audacieux, envoie **Marie Beaupré**, 32 ans, « une âme poétique, tournée vers la littérature »,

« Elles étaient très braves, c'étaient de bonnes écrivaines, elles travaillaient pour gagner leur vie, mais elles évoluaient dans une société conservatrice, rappelle leur biographe. Certaines d'entre elles étaient ouvertement antisuffragettes, d'autres ne disaient rien à ce sujet. Cela m'a frappée. »

En même temps, certaines réalités ne changent pas, fondamentalement. « *La plupart des 16 n'avaient pas d'enfants*, note la professeure Kay. *Encore aujourd'hui, les femmes doivent balancer entre leur vie professionnelle et familiale. Dans mes cours, les deux tiers des étudiants sont des femmes. C'est l'inverse dans les salles de rédaction.* »

Tout en traçant le portrait d'une bande de pionnières, le livre rappelle aussi une époque où le « fait français » s'étendait bien au-delà des frontières actuelles du Québec et des provinces limitrophes. Sitôt arrivées au centre de l'ancienne Louisiane, les Québécoises découvrent les marqueurs historiques de la présence française, par exemple les statues de Saint-Louis, Cavellier de La Salle, du père Marquette et de Louis Jolliet. « *J'ai retrouvé les textes écrits sur le voyage et puis j'ai tenté*

cousine du géant Beupré. Elle s'est fait connaître avec une série d'articles publiés dans le magazine de l'Église *Le Foyer*, où elle dénonçait les conditions de travail épouvantables des prolétaires. **Cécile Laberge**, 44 ans, écrit des mondanités dans sa page féminine du *Soleil*. Elle va signer de Saint-Louis son premier véritable reportage. Robertine Barry, la vedette du groupe francophone, a collaboré à plusieurs publications avant de lancer sa feuille autonome, *Le Journal de Française*.

*je leur racontais ce qu'avait vécu et fait leur tante.* »

Le Devoir

ELLES ÉTAIENT SEIZE  
LES PREMIÈRES FEMMES  
JOURNALISTES AU CANADA  
Linda Kay  
Presses de l'Université  
de Montréal  
Montréal, 2015, 276 pages

*d'en apprendre sur le périple lui-même et sur ces femmes extraordinaires*, termine la professeure Kay. *J'ai alors été très surprise de constater que leurs descendants ne connaissent souvent rien de cette histoire. J'ai même été obligée de montrer des photos à une nièce et à une petite fille d'Alice Asselin, une des journalistes du Québec, pour qu'elles me croient quand*

Pierre Gobeil

## Splendeurs et misères de l'homme occidental

roman

Photo: Sophie Imbraut

En librairie [www.Hamac.qc.ca](http://www.Hamac.qc.ca)

# PALMARÈS

Gaspard LE DEVOIR

Du 23 février au 1<sup>er</sup> mars 2015

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSIDENTE NB DE SEMAINES

## ▼ Romans québécois

1	Journal d'un disparu	Maxime Landry/Libre Expression	1/3
2	La mort mène le bal	Christine Brouillet/Homme	-/1
3	Des nouvelles d'une p'tite ville • Tome 1	Mario Hade/Les Éditions réunies	2/3
4	Baiser • Tome 1 Les dérapages de Cupidon	Marie Gray/Guy Saint-Jean	3/7
5	Les héritiers du fleuve • Tome 4 1931-1941	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean	7/13
6	Sous l'emprise de Monsieur Addams	Marjorie D. Lafond/Les Éditions réunies	4/4
7	Le gazon... toujours plus vert chez le voisin?	Amélie Dubois/Les Éditions réunies	9/15
8	Le prophète et la femme seule	Marc Fisher/Un monde différent	-/1
9	La Malédiction • Tome 1 Le hameau des Fourches	Louise Simard/Goélette	5/3
10	Violence à l'origine	Martin Michaud/Goélette	6/2

## ▼ Romans étrangers

1	Elle et lui	Marc Levy/Robert Laffont   Versilio	1/3
2	Crossfire • Tome 4 Fascine-moi	Sylvia Day/Flammarion Québec	2/3
3	Mr Mercedes	Stephen King/Albin Michel	-/1
4	Cinquante nuances de Grey • Tome 1	E. L. James/Lattès	3/4
5	L'effet papillon	Jussi Adler-Olsen/Albin Michel	5/5
6	Soumission	Michel Houellebecq/Flammarion	8/6
7	Cinquante nuances plus claires • Tome 3	E. L. James/Lattès	6/3
8	Le jour où j'ai appris à vivre	Laurent Gouelle/Kero	7/5
9	Coeur de cristal	Frédéric Lenoir/Robert Laffont	-/1
10	Cinquante nuances plus sombres • Tome 2	E. L. James/Lattès	4/4

## ▼ Essais québécois

1	Jean-François Lépine, sur la ligne de feu	Jean-François Lépine/Libre Expression	1/17
2	Louis Bernard. Entretiens avec Michel Sarra-Bournet	Louis Bernard   Michel Sarra-Bournet/Boréal	2/2
3	La fin des vaches sacrées. Réflexions sur l'avenir du Québec	Claude Castonguay/La Presse	-/1
4	PKP dans tous ses états	Pierre Dubuc/Renouveau québécois	3/2
5	De remarquables oubliés • Tome 2 Ils ont couru l'Amérique	Serge Bouchard   Marie-Christine Lévesque/Lux	4/12
6	Les acteurs ne savent pas mourir	Alain Vadeboncoeur/Lux	5/19
7	Vivre en quartier populaire. Saint-Sauveur, 1930-1980	Dale Gilbert/Septentrion	6/2
8	Confessions post-référendaires. Les acteurs politiques de...	Chantal Hébert   Jean Lapierre/Homme	-/1
9	Péril scolaire. Les dix maux de l'éducation au Québec	Tania Longpré/Stanké	10/2
10	Le roman sans aventure	Isabelle Daunais/Boréal	-/1

## ▼ Essais étrangers

1	Du bonheur. Un voyage philosophique	Frédéric Lenoir/Fayard	5/2
2	Nous sommes Charlie. 60 écrivains unis pour la liberté...	Collectif/Le Livre de poche	1/3
3	La BD est Charlie	Collectif/Glénat	2/2
4	François parmi les loups	Marco Politi/Philippe Rey	4/3
5	Le code de la conscience	Stanislav Dehaene/Odile Jacob	-/1
6	Le capital au XXI <sup>e</sup> siècle	Thomas Piketty/Seuil	3/40
7	Minus, lapsus et mordicus. Nous parlons tous latin sans le...	Henriette Walter/Robert Laffont	-/1
8	Y a-t-il un grand architecte dans l'univers?	Stephen Hawking/Odile Jacob	-/1
9	Le némophar et l'araignée	Claire Legendre/Les Allusifs	6/4
10	Les âmes blessées	Boris Cyrulnik/Odile Jacob	-/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

## LITTÉRATURE

## LA VITRINE



## BIOGRAPHIE

**LE VOYANT**  
Jérôme Garcin  
Gallimard  
Paris, 2015, 188 pages

Il était aveugle. Né en 1924, Jacques Lusseyran fut résistant, malgré son jeune âge. Arrêté en 1943, il fut déporté au camp de concentration de Buchenwald et y survécut durant un an et demi. Mais avant tout, ce fut une très brillante intelligence, en butte aux interdits de son temps. Par exemple, se présenter aux concours d'État, obtenir un poste de fonctionnaire et enseigner: un aveugle n'y pouvait prétendre. Jérôme Garcin, à la plume journalistique experte, raconte très bien les différentes facettes de cette personnalité hors-norme. Il dédie même son récit à Patrick Modiano, qui l'a encouragé à écrire ce livre d'hommage. Ce n'est donc pas un roman, mais une enquête attentive à ce que Lusseyran a raconté, entre autres écrits, dans son récit de captivité, *Et la lumière fut* (Le félin). Parti à Hawaï, puis aux États-Unis, il connut une vie trépidante et des passions exaltées, sans démenti, qui valent qu'on découvre sa personnalité pour son caractère singulier et exemplaire. Il a été fauché, en 1971, par un trop bête accident de voiture.

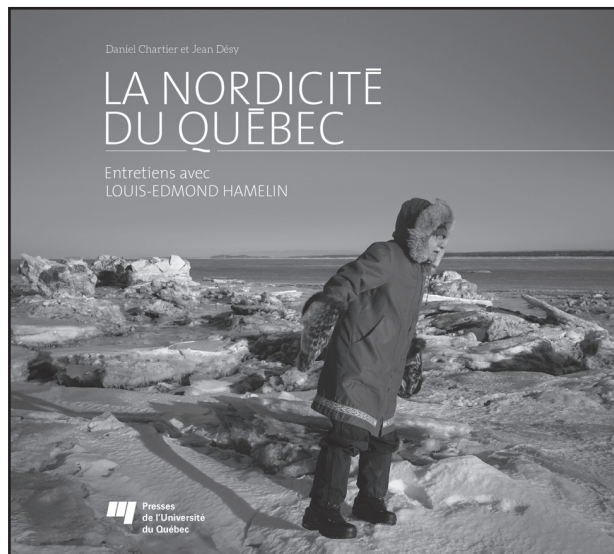
Guyllaine Massoutre



Presses de l'Université du Québec

On a tous besoin de savoir  
POUR AGIR

## Explorer le Nord et le froid



### LA NORDICITÉ DU QUÉBEC

Entretiens avec Louis-Edmond Hamelin

Daniel Chartier et Jean Désy

2014 25\$ PAPIER 18,99\$ PDF



### LABRADOR

Bob Mesher

2014 25\$ PAPIER 18,99\$ PDF



Conseil des arts  
du Canada

Canada Council  
for the Arts

L'Hexagone  
Une compagnie de Quebecor Media

## LITTÉRATURE CANADIENNE

## Vienne la nuit

### Dan Vyleta installe dans *Fenêtres sur la nuit* un fascinant climat de peur et de paranoïa

CHRISTIAN DESMEULES

Dans la bourgeoise ville de Vienne, à l'automne 1939, alors que l'Allemagne nazie vient d'annexer l'Autriche, tout un immeuble se fait l'écho de ce climat de tension sociale et politique, tandis que le quartier vibre d'une série d'assassinats au couteau semblant cibler des nazis.

Anton Beer, discret médecin de 34 ans abandonné par sa femme depuis un certain temps, animé par la conscience du devoir, a tout pour s'attirer la confiance et la sympathie. Dans le même immeuble, épice de *Fenêtres sur la nuit*, second roman du germano-canadien Dan Vyleta, habite aussi un autre médecin: Speckstein, un spécialiste tombé en disgrâce après avoir été accusé d'agression sexuelle sur une jeune patiente. Blanchi, mais en carence de respectabilité, il lui a semblé naturel d'adhérer

au parti nazi, pour lequel il est désormais les yeux et les oreilles dans cet immeuble.

L'homme demandera à Beer — qui possède une certaine expertise en matière de psychologie judiciaire et de cruauté pathologique envers les animaux — d'élucider les circonstances de la mort de son chien adoré, craignant qu'on s'en prenne à lui de la même façon.

#### Fenêtre sur cour

Comme une ruche, l'immeuble vibre aussi au rythme d'autres personnages. Anneliese Grotter, une gamine bossue et attachante qui vit seule avec son père alcoolique. Zuzka, nièce du docteur Speckstein, adolescente venue à Vienne dans l'espoir d'y poursuivre ses études. Secrètement amoureuse de Beer, travaillée par ses jeunes hormones, elle fourre son nez partout. Un peu comme son oncle, qui se

poste à sa fenêtre à la nuit tombée et note les faits et gestes des voisins.

Suivons leurs regards vers d'autres locataires. On y rencontrera un mime de cabaret qui vit secrètement avec sa sœur paralysée. Une servante aux oreilles indiscretes. Un trompettiste japonais que tous croient Chinois. Et tous semblent liés par des secrets, d'infimes liens personnels, tandis que la machine aveugle de l'Histoire, elle, continue à frayer son chemin jusqu'à eux.

Les suspects de ce théâtre d'ombres sont nombreux — presque aussi nombreux que les détectives en herbe ou que les complices passifs du nazisme —, la carte des événements et des indices est brouillée. Dan Vyleta, né en Allemagne en 1974, mais aujourd'hui installé au Canada

après avoir fait un doctorat en Histoire à Cambridge, installe avec maestria dans *Fenêtres sur la nuit* un fascinant climat de peur et de paranoïa.

Avec finesse et vraisemblance — formidable clé poétique de la réussite romanesque —, Vyleta explore les zones de clair-obscur sans jamais lever tout à fait le mystère. Tout est dans la manière. C'est comme du Hitchcock mêlé d'Agatha Christie et de Philip Kerr (*La trilogie berlinoise*, du Masque). Avec quelque chose en plus.

Collaborateur  
Le Devoir



#### FENÊTRES SUR LA NUIT

Dan Vyleta  
Traduit de l'anglais  
par Dominique Fortier  
Alto  
Québec, 2015, 592 pages

## BLOGUE

## Éric Chevillard ou la déraison

L'écrivain qui fait rimer songe et mensonge, fiction et autofiction, critique et création

Depuis 2007, *L'autofictif* est son blogue, son journal en ligne. Il en publie chaque année l'intégralité en volume. Attrayant l'inspiration au quotidien, Éric Chevillard a fait de l'originalité une pratique régulière, familière, et de la forme brève, un rendez-vous aussi naturel qu'ancien.

GUYLLAINE MASSOUTRE

Chevillard a toujours écrit sur absolument rien. Fabriqué quelque chose avec du vent, de l'inutile, des jeux de mots, des rebuts. Mais quelle œuvre! Drôle, inattendue, ténace. Voici le septième volume de son journal, *L'autofictif au petit pois*, parmi les 27 opus inaugurés par *Mourir m'enrhume* (Minit, un sacré programme, en 1987).

« C'est au soir, quand le bistrotier retourne les chaises sur les tables que l'on comprend à quel point l'homme est un personnage superflu. » Décapant.

« Télévision, ordinateur, bornes diverses, smartphone, tablette. Un monde de verre. Sous verre. L'ongle s'y casse, et la dent. La civilisation du lèche-vitrines a triomphé. » Cassant.

« Quand je serai grand, se dit l'enfant, personne ne pourra plus m'empêcher d'être un enfant. » Nan.

« Je lui proposai de partager ma vie; elle accourut, radieuse, avec un grand couteau. » Tordant.

S'il est vrai qu'« à la fin, le caillou se noie », les aphorismes de Chevillard se perdent dans une mer de détails sans courir à sa perte, submergés par les bizarreries de ce qu'on entend et qu'on dit, et surtout qu'on n'entend pas qu'on dit.

Il invente. Lorsque, harassé comme chacun par le brouhaha du jour, il s'assoit devant son cahier, son clavier, son carnet, et ouvre son blogue, il n'est plus tout à fait le même, ce citoyen pressé par le chaos du monde. Chroniqueur du *Monde des livres*, enchaîné

depuis l'automne 2011 aux nouveautés, il les empile à coup sûr sous son coude. Il se fait de la place. Le voici diariste décontracté, passé du potager à sa table, prêt à cuisiner *L'autofictif au petit pois*.

En 2015, il a commenté le journal de François Cusset (P.O.L) et ses adresses à des livres illustres; relevé les perles d'un certain Rémi David (*Le Tripode*); évalué la force prédatrice d'un Walter Kirn (traduit chez Christian Bourgois); ausculté les pensées de Robert Musil sur la bêtise (repris chez Allia); été séduit par l'autobiographie de Juliette Kahane (*L'Olivier*); suivi les emportements allègres de François-Henri Désérable (Gallimard). Il a fréquenté des phrases, enfilé les pages.

Le plus ingénieux à ses yeux, il ne l'a pas raté: Olivier Cadiot, l'héritier de Roussel. Son confrère en paralogismes, singeries, trépignations astucieuses et griseries. Cette *Providence*, P.O.L l'a placée sur sa route, pour être son compagnon langagier, son rival et son horizon. Depuis longtemps, il feraille pareillement avec les mots, d'une même joie enfantine, avec un toupet désarmant et entêtement. Il tient la route.

On retrouve dans ce plus récent *Autofictif* Agathe et Susie, les deux petites pestes espiègles de Chevillard. Et le reste de la ménagerie: l'ours, le cheval, le renard, l'écrivain, le libraire, l'éditeur, le scribouilleur. L'âne, le lion, l'hippopotame, le chat, l'araignée. Tout ce qui se décline. Qui fait écho. Qui rime. Qui court-circuite le



JEAN-LUC BERTINI / OPAL

Lorsqu'Éric Chevillard s'assoit et ouvre son blogue, il n'est plus tout à fait le même, ce citoyen pressé par le chaos du monde.

bon sens: « Mes livres étaient introuvables. J'ai dû me résoudre à les écrire. » Sans s'essouffler.

Il lit aussi, tous azimuts. Au *Monde des livres*, il a recensé 16 écrivains français et 7 traduits depuis six mois — à peu près la proportion de l'édition française, avec un saut du côté des classiques, fort de son ubiquité culturelle. Il y a lu Fredrik Sjöberg; Yves Paccalet; Italo Calvino; Pierre Autin-Grenier; Guillaume de Fonclare; Jean-Yves Jouanais; Boris Wolowicz; Frédéric Berthet; Iván Repila; Charles Frazier; Patrick Modiano; Adrien Bosc; Jean-Marie Rouart; Pierre Demarty; Ousmane Diarra; Joy Sorman. Lui préfère l'absurde, les voies invisibles, la poésie des distraits, ce qui manquerait sans lui de drôlerie à la littérature, si bien qu'il n'a couché aucun de ces écrivains dans son propre journal.

« C'est le songe qui nourrit les contes, et ceux-ci donnent à nos existences, guettées par la platitude des destins en série, cette profondeur sans laquelle elles ne connaîtraient pas non plus le vertige », écrivait-il en octobre dernier, à propos de l'Espagnol Iván Repila, qu'il comparait à Gaétan Soucy. Ni dans *Le Monde*, ni sur son blogue, Chevillard n'oublie qu'il est écrivain.

La revue *Europe* a consacré un dossier, en octobre 2014, à l'écrivain né en 1964. Par ailleurs, il publiera ces jours-ci un livre d'enfant et un tout nouveau roman, *Juste ciel*, chez Minit, au printemps.

Collaboratrice  
Le Devoir

#### L'AUTOFICTIF AU PETIT POIS

Éric Chevillard  
*L'arbre vengeur*  
Paris, 2015, 240 pages

## Denise Desautels, lauréate du prix Hervé-Foulon du livre oublié 2015

Denise Desautels  
Ce fauve, le Bonheur

Récit



## LIVRES

## Si loin, si proches

CHRISTIAN  
DESMEULES

En 1991, à la chute du régime communiste en Russie, l'un des actes les plus symboliques a été le démantèlement de la statue de Felix Dzerjinski, place Loubianka, à Moscou. Le monument élevé à la gloire du fondateur de la police politique soviétique, la redoutable Tcheka, l'ancêtre du KGB et du FSB actuel, existe toujours. Et le petit rond-point en face de l'imposant immeuble stalinien est toujours demeuré étrangement vide.

Quelque part, n'en doutons pas, la statue attend tranquillement son heure.

Aujourd'hui, ce sont d'autres symboles qui tombent et d'autres places qui demeurent vacantes.

Comme Boris Nemtsov, abattu de quatre balles dans le dos à deux pas du Kremlin il y a une semaine. L'assassinat de ce libéral de la première heure, ancien ministre sous Boris Eltsine et farouche opposant politique de Vladimir Poutine, a créé la commotion. Mais sans doute faudrait-il sortir des boules à mites le vieux terme soviétique de «dissident», tant la véritable opposition politique en Russie paraît de plus en plus réduite à néant.

Alors qu'Alexeï Navalny, l'autre grande figure actuelle du libéralisme russe, croupit en prison pour avoir distribué des tracts en vue de la manifestation qui devait avoir lieu le 1<sup>er</sup> mars dernier, un petit livre qui se retrouvera en librairie cette semaine permet de prendre du recul afin de comprendre de quoi se nourrit l'actualité agitée dans cette région du monde.

Michel Eltchaninoff, agrégé et docteur en philosophie, rédacteur en chef adjoint de *Philosophie magazine* et auteur d'un petit mais substantiel *Dostoïevski: roman et philosophie* (PUF, 1998), nous offre, avec *Dans la tête de Vladimir Poutine* (sous-titré *Les racines intellectuelles de l'offensive russe*), une fascinante plongée dans l'univers de la philosophie politique russe, faisant l'inventaire des penseurs qui ont aujourd'hui la cote dans les officines du Kremlin.

A ses yeux, pas de doute possible, une doctrine est en train de s'ébaucher. L'instrumentalisation de la religion chrétienne, les lois controversées contre la «propagande homosexuelle», l'annexion de la Crimée, le jeu du chat et de la souris auquel se livre la Russie en Ukraine: la source a été identifiée.

## Lectures obligatoires

En janvier 2014, raconte Eltchaninoff, les hauts fonctionnaires, les gouverneurs de région, les cadres du parti Russie unie ont reçu un drôle de cadeau de Nouvel An de la part de l'administration présidentielle: des livres de philosophie. Des lectures fortement suggérées, on l'imagine, parmi lesquelles figuraient les œuvres d'Ivan Iliev (1883-1954), le nouveau penseur préféré de Poutine, où il est le plus souvent question de conservatisme, de morale et de religion ou de la mission historique du



CHRISTIAN DESMEULES

Une église en rénovation à deux pas du kremlin de Toula, à 200 km au sud de Moscou

peuple russe face à l'hostilité de l'Occident...

Le «*tournant conservateur*» du président russe est devenu clair en 2013. Et, l'année suivante, explique Eltchaninoff, il faisait son *coming out* impérialiste. «*De plus en plus nettement, Poutine incarne la revanche de ceux qui n'ont pas supporté la chute de l'URSS et sa métamorphose en démocratie.*»

Pour Poutine, qui l'a souvent répété, la disparition de l'URSS constitue «*la plus grande catastrophe géopolitique du siècle*». Il ne faut plus s'étonner, dès lors, de voir le régime russe réhabiliter certaines des figures les plus criminelles de l'histoire soviétique — à commencer par Staline ou Dzerjinski. Pendant ce temps, des ONG russes de premier plan, comme Memorial (fondée en 1988 par le célèbre dissident Andreï Sakharov), dont les membres s'activent depuis des années afin de porter assistance aux victimes mortes ou vivantes du goulag, sont aujourd'hui dans le collimateur de la justice.

Expulsé par Lénine en 1922 en compagnie d'une centaine d'autres intellectuels sur deux navires surnommés les «*bateaux des philosophes*» (où se trouvaient aussi Roman Jakobson et Nicolas Berdiaev), ardent antisoviétique et brièvement séduit par le nazisme, Ivan Ilyine est peut-être le penseur qui prend le plus de place, outre la philosophie du judo, «*dans la tête de Vladimir Poutine*».

A coup de citations dont il ne manque jamais d'émailler ses discours, Poutine ressuscite ainsi quelques spectres choisis du passé et donne forme à une idéologie où la Russie doit assumer sa différence et son hostilité envers l'Occident — civilisation décadente et faible.

## Une fatwa silencieuse

Qui a ordonné la mort de Boris Nemtsov? Nous ne le saurons sans doute jamais. Pas plus que nous n'apprendrons qui a commandité les assassinats de la journaliste d'enquête Anna

Politkovskaïa et de six autres collaborateurs de *Novaïa Gazeta*, l'empoisonnement au polonium 210 de l'ancien agent des services secrets russes Alexander Litvinenko ou le meurtre de Sergueï Iouchenkov, député et président du parti Russie libérale, en avril 2003.

Il reste qu'une fatwa silencieuse, issue du Kremlin, semble frapper tous ceux qui sortent du rang. Et le président russe, de plus en plus enfermé dans une logique conservatrice, slavophile et antioccidentale — voire messianiste — est assurément le premier responsable du climat de haine actuel à l'intérieur du pays. Tandis qu'une poignée d'idéologues à gages, transformant la Russie en laboratoire social, tiennent en otage toute une population et sa formidable culture. Une fois encore.

L'ouvrage de Michel Eltchaninoff, impossible à résumer ici, est riche de pistes, de faits et de spéculations.

Nicolas Berdiaev (1974-1948), philosophe préféré des Pussy Riot et un peu l'envers d'Ilyine, écrivait en 1946, dans *L'idée russe*, que «*le caractère complexe et contradictoire de l'âme russe peut être relié au fait que deux courants mondiaux s'y heurtent et s'y conjuguent: l'Orient et l'Occident.*»

Il est peut-être là, au fond, le véritable drame de nos amis russes. Héritiers de cette «*âme*» lourde, qui s'incarne quelque part entre les clichés et la réalité, condamnés à se questionner sans cesse sur leur identité contradictoire. Déchirés entre l'Orient et l'Occident.

Si loin et à la fois si proches.

cdesmeules@ledevoir.com

## DANS LA TÊTE DE VLADIMIR POUTINE

Michel Eltchaninoff  
Solin/Actes Sud  
Paris, 2015, 171 pages

En librairie le 9 mars 2015

## ESSAI JEUNESSE

## Quand le livre se raconte

AMÉLIE GAUDREAU

L'idée est toute simple: le livre en tant qu'objet qui raconte son histoire comme on raconte sa vie, des premiers balbutiements de l'écriture à nos jours, où il doit composer avec une version électronique de lui-même. Le poète, dramaturge et auteur pour enfants guyanais John Agard exploite ce concept avec originalité, humour et fantaisie dans ce court roman, qui s'adresse aux jeunes lecteurs de plus de 10 ans, mais aussi à bien des bibliophiles adultes.

Ce petit livre à reliure rigide, richement illustré, suit l'amour de cet objet de savoir et d'imagination et fait une très belle introduction à l'évolution des plates-formes sur lesquelles les humains ont laissé leurs traces de façon plus ou moins durable. Des tablettes d'argile aux tablettes électroniques, la marche se fait, guidée par la finesse d'esprit et la personnalité du livre-narrateur.

## Pédagogue, humoriste et poète

Tout au long de ce récit chronologique livré à la première personne, le «*livre*» explique, dans une langue simple, sa transformation physique: tablette d'argile à papyrus, parchemin à papier, rouleau, jusqu'à sa forme pliée actuelle. Sans



oublier les innovations pour sa diffusion de l'invention et l'évolution de l'imprimerie. Cette leçon d'histoire n'est pas exempte de quelques exercices d'étymologie et d'illustrations fort utiles (comme celles qui détaillent la fabrication du papyrus), souvent empreintes d'une touche d'humour en symbiose avec le ton de l'auteur. Ainsi, on nous explique qu'il fallait 200 peaux de mouton pour produire une bible en parchemin. La page suivante montre l'équation illustrée de 200 silhouettes ovines équivalant à un seul exemplaire du livre saint des chrétiens...

Le chapitre final sur l'avènement du livrel, une invitation à la cohabitation de la version en papier et à puces, arrivera sans doute à convaincre ceux qui craignent la disparition du bon vieux livre que son avenir est assuré pour encore longtemps. Et que s'ajouteront encore quelques épisodes à son histoire.

Le Devoir

## JE M'APPELLE LIVRE...

ET JE VAIS VOUS RACONTER MON HISTOIRE

John Agard  
Illustrations de Neil Parker  
Traduction de l'anglais  
par Rose-Marie Vassallo Nathan  
Paris, 2015, 135 pages

## AUTHENTICITÉ

SUITE DE LA PAGE F 1

spectaculaires et les vrais personnages plutôt que les princesses techniques. De toute façon, je me suis renseigné; pour un crime commis dans le comté de Walt Longmire, c'est à dire un quelconque bled perdu du Wyoming, il faut plus de neuf mois avant d'avoir les résultats de tests

## Du rodéo au polar

Né en 1961 en Virginie, Craig Johnson obtient un doctorat en études dramatiques, devient policier à New York, prof d'université, cowboy, forgeron, «*rodeïste*», charpentier et chauffeur de camion, avant de construire son ranch dans les hauteurs du Wyoming près de Ucross, petite communauté de 25 habitants. Son premier livre en français, *Little Bird* (Gallmeister, 2009), reçoit le prix du Roman noir du Nouvel Obs/BibliObs. Depuis, le succès en France ne se dément pas. Au Québec, on ne le connaît que depuis la réédition en poche de *Little Bird* et la publication de *Molosse* (Gallmeister) l'an dernier. *Tous les démons sont ici* est le 9<sup>e</sup> roman sur les 12 racontant les enquêtes du shérif Walt Longmire: la traduction française est toujours l'œuvre de Sophie Aslanides, qui réussit à faire saisir de façon exceptionnelle la poésie crue et l'humour rugueux de la langue de Johnson.

ADN. Je n'ai donc pas vraiment le choix d'investir carrément dans les personnages et dans la description précise des lieux où tout se passe...

Au fil des années et des succès, Craig Johnson a vu les enquêtes de Walt Longmire adaptées pour la télé (A&E Network, la suite bientôt sur Netflix) mais il continue de choisir le roman plutôt que l'écriture de scénario, puisqu'il aime faire confiance à l'imagination de ses lecteurs. Il en est aussi venu à voyager de plus en plus pour rencontrer ses fans. «*L'an dernier, par exemple, je me suis déplacé pendant plus de 200 jours à travers l'Amérique et l'Europe, ce qui m'a permis d'avoir, dans plusieurs pays différents, des conversations remarquables avec mes lecteurs.*»

Il est venu très souvent en France, on l'a dit, un pays dont la culture et la diversité le fascinent. Pourquoi? «*Si on peut comparer la nature sauvage du Wyoming à un croquis brut au fusain, la France est une toile de maître raffinée. Je peux d'abord dire des lecteurs français que j'ai rencontrés qu'ils sont curieux et enthousiastes. Ils privilégient l'authenticité et ne se laissent pas impressionner par les clichés clinquants sur la nature sauvage, parce qu'ils affectionnent vraiment les grands espaces.*»

A quand le premier voyage au Québec, alors?

Collaborateur  
Le Devoir

## TOUS LES DÉMONS SONT ICI

Craig Johnson  
Traduit de l'anglais par Sophie Aslanides  
Gallmeister  
Paris, 2015, 320 pages

En librairie le 11 mars

Prise de parole

VÉRONIQUE-MARIE KAYE  
Marjorie Chalifoux | Roman

Les années 1950. Marjorie Chalifoux, jeune fille réservée et timide, multiplie les conquêtes amoureuses au cours d'une semaine haute en couleurs.

Dans toutes les bonnes librairies

www.prisedeparole.ca  
ISBN 978-2-89423-940-7, 22,95 \$ + 16,99 \$

TOUT PEUT CHANGER  
CONFÉRENCE DE NAOMI KLEIN  
Naomi Klein s'entretient avec Annie Desrochers

NAOMI KLEIN  
Capitalisme et changement climatique  
TOUT PEUT CHANGER

11 MARS 2015, 19 H  
SALLE MARIE-GÉRIN-LAJOIE  
PAVILLON JUDITH-JASMIN  
UQÀM

ENTRÉE LIBRE  
COOP UQÀM  
LUX info@luxediteur.com

# ESSAIS

## La troublante expérience de l'autre en soi

LOUIS CORNELLIER



Imaginez la situation suivante. Elle se passe à une intersection, dans une grande ville. Une femme, dans sa voiture, voit un enfant, à pied, sur le point d'être heurté par un camion. Elle sort précipitamment de son véhicule pour tenter de sauver le garçon, mais elle est elle-même frappée par le poids lourd. La mère de l'enfant, qui assiste à la scène, panique et est victime d'un anévrisme. Résultat des courses : la femme frappée par le camion a le corps ravagé par l'accident, mais son cerveau est intact ; la mère, elle, est cliniquement morte, parce que son cerveau ne fonctionne plus, mais son corps est intact. Le nœud de l'affaire suit : si on greffe le cerveau de la première femme dans le corps de la mère, qui survit ?

Cette histoire extravagante constitue la trame du téléfilm américain *Who Is Julia ?* (1986), réalisé par Walter Grauman et inspiré d'un roman de Barbara S. Harris. Elle est racontée par Philippe St-Germain, professeur de philosophie au collège Ahuntsic, dans *L'imaginaire de la greffe. Le même et l'autre dans la peau*, un passionnant essai portant sur le phénomène de la greffe, tel que traité dans les œuvres culturelles (films et romans, principalement).

« Ce livre n'a pas d'ambition historique ou médicale », précise l'auteur. Il s'agit plutôt d'une réflexion philosophique, qui n'exclut pas les considérations scientifiques, sur l'identité humaine. Les greffes présentes dans les œuvres culturelles n'ont pas toujours de fondements scientifiques — une greffe de tête, par exemple, pour le moment, demeure impossible —, mais elles ont une forte « valeur imaginaire ». Brillamment, avec érudition et dans une langue claire, St-Germain les explore.

### Questions identitaires

Dans l'histoire de départ, la femme courageuse, le cerveau, donc, c'est Julia, et la mère, le



Une image tirée du film de Georges Franju *Les yeux sans visage*, 1960

corps, c'est Mary Frances. Dans un don d'organes classique, les choses sont habituellement claires, et il n'y a pas de confusion possible entre le donneur et le receveur. Cependant, ici, comme le note St-Germain, « l'organisme qui donne son corps reçoit au même moment un cerveau » et vice versa. Qui, je repose la question, survit, alors ? Le téléfilm, précise le philosophe, fait le choix de l'intériorité et suggère que la survivante, la greffée, est Julia, celle qui fournit le cerveau. Or, celle-ci a un mari. Comment vivra-t-il l'expérience de renouer avec sa femme, qui a désormais le corps d'une autre, surtout que cette autre a elle aussi un mari, qui n'arrive pas facilement à s'accommoder de la situation ?

Les questions identitaires soulevées par ce scénario outrepassent largement les enjeux liés à la réalité de la greffe. Elles posent la question du lieu du « principe vital de l'être humain », c'est-à-dire de l'âme. « Dans quelle partie du corps réside-t-elle, pour autant qu'on la trouve dans ce véhicule corporel ? », demande le philosophe. Les grandes religions, Platon, Epicure, Descartes, La Mettrie, Freud et plusieurs autres se sont penchés sur cette question, sans s'entendre sur la réponse.

Il faut reconnaître que nous sommes là au cœur de l'essentiel et que, en cette matière,

les solutions carrées ne s'imposent jamais. « Qui est [l'être humain], physiquement et psychologiquement ? questionne St-Germain. A-t-il une nature, ou sa nature est-elle justement de ne pas en avoir une, dans la mesure où nous pouvons la façonner selon nos désirs ? A partir de quel moment n'est-il plus tout à fait lui-même ? Que peut-il devenir ? A-t-il une âme ? »

S'il est vrai, par exemple, que « le visage est l'image la plus immédiate de nous-mêmes que nous présentons aux autres », notre passeport identitaire principal, quel effet sur notre rapport aux autres et sur notre propre conscience de nous-mêmes peut donc avoir une transformation importante de celui-ci, par la greffe ou par la chirurgie ?

### Greffe de culture

Les œuvres qui font du phénomène de la greffe leur cœur bouleversent notre perception de nous-mêmes. Dans *Les mains d'Orlac* (1920), un roman du Français Maurice Renard, un pianiste virtuose, blessé dans un accident de train, se fait greffer les mains d'un tueur et en vient à ne plus savoir qui il est, surtout que ses empreintes digitales sont recueillies sur des scènes de crimes après la mort de son donneur.

Par quoi l'homme est-il mené ? Par son corps, par son cerveau ou, variante, par son imaginaire ? Recevoir l'autre

en nous, ce que la greffe incarne au sens matériel du terme, est-ce devenir un peu soi-même un autre ? Dans ce cas, au-delà de la greffe physique, c'est toute l'expérience humaine qui est en cause.

St-Germain ne va pas directement sur ce terrain, mais sa réflexion y mène : l'humain étant un être social, de culture, qui ne peut se développer qu'au contact des autres, qu'en se nourrissant d'un héritage culturel, c'est-à-dire des idées des autres, qu'en se greffant une culture et une langue qui le précèdent, être soi, devenir soi, c'est donc toujours aussi être un autre, comme l'écrivait Rimbaud.

On rencontrera aussi, dans ce livre, Prométhée, Frankenstein, le docteur Moreau de H. G. Wells, l'homme en pièces détachées de... Et mon tout est un homme, de Boileau-Narcejac (1965), et bien d'autres personnages troublants, qui ébranlent notre conception de l'être humain. Quant à notre Julia, elle finira par se sentir chez elle. Toutefois, rendu là, on ne sait plus exactement ce que cela veut dire.

louisco@sympatico.ca

L'IMAGINAIRE DE LA GREFFE LE MÊME ET L'AUTRE DANS LA PEAU Philippe St-Germain Liber Montréal, 2015, 146 pages

## Négritude contagieuse

Les Québécois auraient beaucoup appris des Noirs dans la lutte identitaire

MICHEL LAPIERRE

Trois ans avant la mort d'Aimé Césaire (1913-2008), l'intellectuel québécois de souche jamaïcaine David Austin interviewa le poète martiniquais, qui lui dit que l'éveil au Québec de la conscience identitaire par l'indépendantisme l'impressionnait beaucoup. Aujourd'hui, dans un essai, il souligne que l'étonnante formule « *négres blancs* », chère à Pierre Vallières, n'est pas étrangère au concept de négritude que Césaire élabora au-delà des couleurs de la peau.

Intitulé *Nègres noirs, nègres blancs*, l'ouvrage touffu mais fascinant d'Austin analyse la conscience identitaire, les rapports entre les hommes et les femmes ainsi que les revendications politiques chez les Montréalais d'ascendance africaine, dans les années 1960, en établissant un parallèle avec les Canadiens français qui commençaient alors à se définir comme Québécois tout court. L'auteur s'inspire de deux événements qui, selon lui, firent, pour un moment, de Montréal « l'épicentre du Black Power ».

Il pense au Congrès des écrivains noirs qui, en octobre 1968, réunit à McGill des militants canadiens, américains, caribéens, africains, où s'illustra en particulier l'orateur Stokely Carmichael, des Black Panthers. Il a aussi à l'esprit l'occupation, en janvier et février 1969, du centre d'informatique de l'Université Sir-George-Williams (un des ancêtres de l'Université Concordia).

### Bras dessus bras dessous

Austin souligne le lien tenu mais réel entre le Black Power et l'aile la plus radicale du mouvement indépendantiste québécois. À la suite de leur arrestation en 1966 à New York, alors qu'ils manifestaient

devant le siège de l'ONU pour sensibiliser l'opinion mondiale à l'oppression colonialiste subie depuis très longtemps par le Québec, Pierre Vallières et Charles Gagnon reçurent l'appui moral de Carmichael.

Au début de 1968, le leader noir américain leur dit, dans un télégramme, que le traitement qu'on leur inflige « *n'est pas différent de ce que vivent partout et toujours les patriotes qui résistent à la tyrannie* ». Au Manhattan House of Detention for Men, où étaient emprisonnés avec lui de nombreux Noirs, Vallières avait écrit, à la fin de 1966, *Nègres blancs d'Amérique*, essai utopiste consacré à son combat contre la servitude sociopolitique des Québécois.

La négritude blanche définie par l'indépendantiste contribue, en 1969, à forger la solidarité que des militants blancs témoignent aux étudiants noirs de Sir-George-Williams. Austin signale qu'à l'époque « *Montréal reste une exception en Amérique du Nord, car on y voit souvent des Noirs et des Blanches se promener bras-dessus, bras-dessous* ».

N'y sent-on pas, pour reprendre les mots de Césaire, que l'« *ancestrale cornée blanche* » du nègre universel est commune à tous les êtres humains ? Si la peau diffère souvent, le regard peut toujours unifier.

Collaborateur Le Devoir

NÈGRES NOIRS, NEGRES BLANCS RACE, SEXE ET POLITIQUE DANS LES ANNÉES 1960 À MONTRÉAL David Austin Traduit de l'anglais par Colette St-Hilaire avec la collaboration de Véronique Dassas Lux Montréal, 2015, 296 pages

« Tous les Canadiens français n'iront pas jusqu'à se qualifier de nègres, mais partout dans le monde des gens s'inspireront des luttes afro-américaines »

Extrait de *Nègres noirs, nègres blancs*

## Moi, mort-vivant

Notre identité réside-t-elle dans le corps ?

CATHERINE LALONDE

Premier roman solide, surprenant et inusité du jeune philosophe Vincent Brault, *Le cadavre de Kowalski*, en librairie mercredi prochain, met en scène les restes d'un défunt qui sort de terre pour plus de confort. Et remet du coup sur le tapis les bonnes vieilles discussions dualistes et monistes. L'identité existe-t-elle hors le corps ? La pensée et le corps sont-ils deux entités indépendantes ?

Rencontrez donc le cadavre de Kowalski, décédé en 1941 près d'une mine qu'on imagine au Québec, assoiffé d'espace, qui pratique le taï-chi en attendant de sortir de terre sans surprendre personne ni lui-même. Il fera, là-dehors, la rencontre de Myriam, endeuillée, qui le cuisinera de questions au cas où il saurait ce qu'est advenue sa petite nièce, disparue.

« J'ai eu cette idée d'un personnage impossible », explique, en entrevue, Vincent Brault. Une subjectivité à l'intérieur d'un mort-vivant. Car, dans cette tradition de récits, le mort-vivant, c'est toujours l'Autre. « On n'entre jamais dans leur tête. » Voilà donc un mort-pensant, dans un récit qui joue avec les codes du genre, récit qu'on situerait quelque part entre le conte d'horreur et la littérature du corps, mais d'un corps expiré. « J'ai voulu jouer sur la ligne du gore, sans la franchir, jouer à décevoir ces attentes-là. »

### Suis-je, toujours ?

Au présent, la narration de Kowalski, presque candide dans ses descriptions planes,



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Pour le philosophe Vincent Brault, la pensée et le corps ne font qu'un.

est nourrie d'onomatopées pour rendre les bruits du souffle, des articulations, de l'effort. Brault reconnaît là l'influence de la bédé ; mais aussi celle d'un colloque sur les zombies ; la lecture, il y a déjà des années, de *Cent ans de solitude*, de Garcia Marquez, « avec tous les morts qui traversent le livre, décrites sur un ton baroque, froid, sans enrobage affectif ». Et aussi le livre *Mon zombie et moi, la philosophie comme fiction* (Seuil, 2010), de Pierre Cassou-Nogués. « Le philosophe demande si sur la table se trouvent un cerveau, plus loin des yeux et à droite une bouche, où réside l'identité. J'ai une question de subjec-

tivité, comme dans le cas de greffe de visage ou de cerveau, ou de corps fragmenté... Et ce paradoxe du vivant, la mort qui constitue notre identité. Souvent, on est des vivants-morts : est-ce que vraiment, à tous les jours, à chaque minute, mon Je et ma pensée sont si présents ? Je dois répondre non... »

Il nomme l'influence aussi de la danse, qu'il pratique « en amateur », dit-il, et du taï-chi. Le prof de philo au cégep de Terrebonne prépare une prochaine fiction, avec « beaucoup de morts, à chaque chapitre. L'idée de la mort, intuitivement, ici, est un peu magique : on meurt, et quelque chose se passe. On est rendu qu'on confine —

ça me fait penser au mot coffin — nos vieux et la mort pratiquement hors de la société. »

Alors, corps et identité sont-ils séparés ? « Si je me transforme demain en joueur de hockey, intrinsèquement je ne suis plus le même homme. Mon cerveau, parce qu'il ne sera plus dans le même corps, sera différent. »

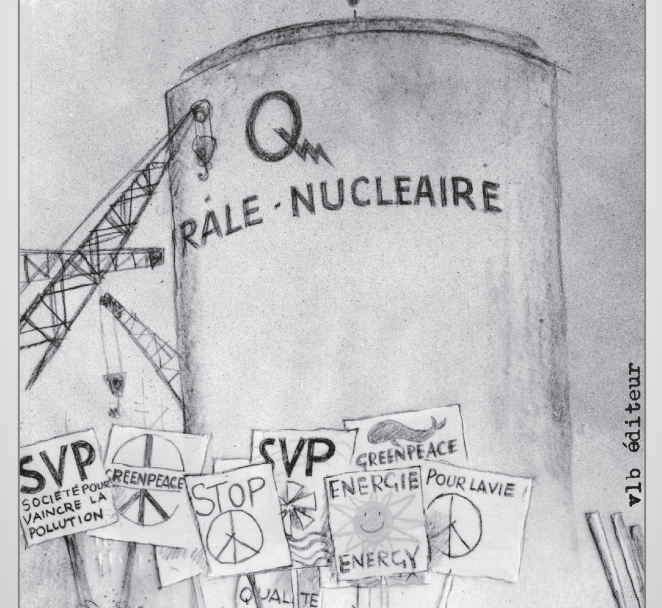
Le Devoir

LE CADAVRE DE KOWALSKI Vincent Brault Hélotrope Montréal, 2015, 132 pages

En librairie le 11 mars

BULLETIN D'HISTOIRE POLITIQUE VOL. 23, N° 2, HIVER 2015

### Le militantisme environnemental



vlb éditeur Une société de Québecor Média